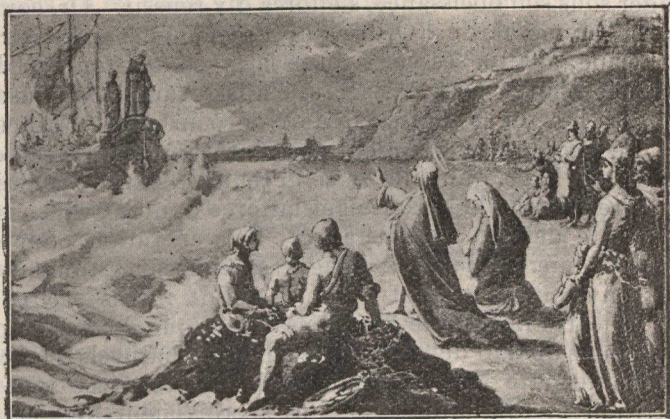


PAGES  
MANQUANTES



L'ANNONCIATION



## ADIEUX DU Bx. RAYMOND DE CAPOUE

ET DE STE CATHERINE DE SIENNE



ÉTAIT en 1378. Depuis quelques mois un schisme désolait l'Église : le pape Urbain occupant la chaire de St Pierre, un antipape avait été élu dans la personne du cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de Clément. L'Angleterre, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, le Portugal et la majeure partie de l'Italie tenaient pour Urbain ; Clément avait pour lui la reine de Naples, et déjà la France était presque entièrement gagnée à sa cause. Le roi cependant voulait temporiser, et il n'estimait pas prudent de se déclarer immédiatement contre le véritable Pape.

On connaissait à Rome, l'incertitude de Charles V, et Urbain, qui sentait combien il lui serait avantageux de le ranger sous son obéissance, s'efforça d'y réussir. Or, comme Frère Raymond, de l'Ordre des Prêcheurs, confesseur de Catherine, avait à ses yeux toute la sagesse et toute la douceur nécessaires pour traiter une affaire aussi épineuse, il songea à l'envoyer en qualité de Nonce au roi de France.

Le digne religieux n'eut pas plutôt connaissance de ce dessein du Pape, qu'il alla en conférer avec sainte Catherine, pour prendre d'elle le conseil et la force dont il avait besoin dans cette délicate circonstance. Sa vénération pour elle était extrême. Appelé à diriger sa conscience quand elle avait environ vingt-quatre ans, il s'était moins occupé de cultiver cette ravissante fleur de sainteté que de contempler le spectacle de tant de vertus et de dons surnaturels ; les confessions de cette âme angélique étaient faites avec tant de contrition et d'humilité, qu'elles accroissaient de jour en jour l'estime de son directeur. Il la suivait dans toutes ses actions avec un infatigable empressement, et, lorsqu'il ne la voyait pas dans une extase béatifique ou dans une sainte contemplation, il l'admirait dans des prodiges de courage et de charité. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une page quelconque de la *Légende* du Frère pour comprendre qu'il raconte sous l'empire d'un transport incessant d'admiration les merveilles de cette vie si humble et si sainte ; il n'est donc pas étonnant qu'il crût devoir s'en rapporter entièrement à son avis.

“ Bien qu'il lui en coûtât, raconte le bienheureux Raymond, de se priver de ma présence, elle n'hésita pas à me conseiller d'obéir aux ordres et aux désirs du Pape, et me dit entre autres choses : Père, tenez pour certain que ce Pontife est vraiment le Vicaire du Christ, quoi qu'en disent les schismatiques, qui le calomnient, je veux que vous vous exposiez, pour défendre cette vérité, aux mêmes périls auxquels vous vous exposeriez pour la défense de la foi catholique. “ Cette assurance d'une vérité que je connaissais déjà me confirma si bien dans ma résolution de la soutenir. . . . Je fis donc ce qu'elle me conseillait et inclinai la tête sous le joug de l'obéissance. Mais sachant ce qui devait arriver, elle voulut, avant mon départ, m'entretenir pendant quelques jours, des révélations et des consolations qu'elle avait reçues du Seigneur. Elle me parla de façon à n'être entendue d'aucune des personnes présentes dans sa

chambre. Après un dernier entretien, qui dura plusieurs heures, elle me dit : " Allez maintenant à l'œuvre de Dieu, je crois qu'en cette vie nous ne parlerons plus aussi longtemps que nous venons de le faire ". Cette prédiction se réalisa. . . . C'est pour cela, je pense, que voulant me faire comprendre qu'il s'agissait d'un dernier adieu, elle m'accompagna elle-même jusqu'au bateau, quand je dus m'embarquer. Lorsque le navire s'éloigna du rivage, elle se mit à genoux, et, après une prière, elle fit de la main, en pleurant, le signe de la Croix, comme si elle eût dit ouvertement : " Tu t'en vas, mon Fils, en toute sécurité, protégé par ce signe de la sainte Croix ; mais en cette vie tu ne reverras plus ta Mère " .

Ce signe rappela au Frère la promesse de la protection du Christ, au sein des obstacles qu'il allait rencontrer ; mais en voyant les pieuses larmes de la vierge, il pensa qu'à cet instant elle lui disait adieu pour la dernière fois ; et il en fut ainsi, car un peu plus d'une année après, et pendant qu'il était encore bien loin de l'Italie, l'âme de Catherine s'envolait au céleste séjour. <sup>1</sup>



## SAGESSE ET PURETÉ

### ALLOCUTION

prononcée devant les élèves de l'enseignement secondaire  
dans l'église du Rosaire (St-Hyacinthe)

À L'OCCASION DE LA FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

7 mars 1908

*Quæ desursum est sapientia primum  
pudica est (Epist. Jac, III, 17) :*

*La qualité première de la sagesse  
d'en haut, c'est la pureté.*

MES JEUNES AMIS,

Le même " Père des lumières " dont la puissance a étendu sur nos têtes la voûte des cieux l'a émaillée de constellations qui nous ravissent par leur éclat comme elles nous étonnent par leur diversité. Leurs myriades illuminent le sacrifice continué que la nature immole à son Auteur. Grâce à elles,

Le jour succède au jour et la nuit à la nuit

sans que jamais la lumière fasse défaut à nos pas mal assurés. Dieu, de même, a constellé de mille astres divers le firmament des intelligences. Humble étoile chez les uns, la raison éclaire avec mesure leur marche dans la vie. Planète chez d'autres, après avoir guidé leur propre carrière,

elle projette à travers leurs œuvres des rayons sur la postérité : et ceux-là dissipent les nuages dont l'humanité s'enveloppe. Combien sont rares ceux dont la raison, à l'exemple du soleil, sème autour d'eux un jour éblouissant !

Ce fut le privilège de Thomas d'Aquin d'illuminer ainsi le XIII<sup>e</sup> siècle. Et, non content d'enseigner son époque, son génie rendit même plus brillantes les étoiles qui avaient plané pendant treize siècles au ciel de la théologie. Aujourd'hui encore maint astre, qui a percé les ténèbres de notre âge, lui doit la meilleure part de son éclat.

De qui donc, de Jean le Précurseur ou de Thomas le Docteur, le disciple chéri a-t-il tracé ce portrait : “ *Erat lucerna ardens et lucens ?* ” Et ne fut-ce pas une inspiration heureuse de l'artiste que de représenter Thomas étalant sur sa poitrine un soleil dont les rayons, comme ceux d'un phare, sondent l'horizon des siècles pour corriger les écarts du passé, diriger la marche du présent et orienter la route de l'avenir ? Rational divin où se détachent, comme sur celui du grand-prêtre, ces deux mots qui résument la carrière de notre Saint : “ *Sapientia, Castitas* ”.

“ *Lucerna lucens* ” : Thomas le fut, plus que tout autre, par la sagesse dont l'inonda le “ Maître des sciences ”. “ *Lucerna ardens* ” : principe de cette sagesse même, la chasteté en explique l'inépuisable profondeur. Ainsi se trouve réalisée, dans celui qu'on a si bien nommé le Docteur Angélique, la vérité de cette parole : “ *Quæ desursum est sapientia primum pudica est* ”.

\*\*\*

En une courte page Salomon raconte l'histoire entière de sa vie. “ La sagesse d'un roi ”, dit-il, “ assure la stabilité de son peuple. . . . Voilà pourquoi je choisis la sagesse ; et son souffle m'envahit. Je la préfèrai aux royaumes et aux trônes, sans envahir la comparer ni aux richesses ni aux pierres précieuses. Au prix d'elle l'or est une vile poussière, l'argent une boue infecte. Son éclat inextinguible me la fit adopter pour mon flambeau. Comme des rayons émanés d'un même centre, tous les biens m'échurent à sa suite ”.

A la lecture de ce récit on croit entendre Thomas lui-même exposer le principe de sa conduite. C'est que lui aussi, comme tous les chrétiens au témoignage de St Paul, plus même que tous les chrétiens, il avait reçu en partage le "sens du Christ".

On le voit bien quand on entr'ouvre cette corolle dont les pétales suintent la rosée céleste, quand on descend dans ce calice où opère mystérieusement ce sens du Christ, à la fois sens de la raison, de l'Eglise et de Dieu !

Quel attrait, sinon ce sens divin, éloigne de la troupe folle de ses compagnons le disciple du Mont-Cassin ? Seul avec son âme l'enfant se pose déjà l'unique et palpitante question : Qu'est-ce que Dieu ? Ce Dieu, il ne cherche pas s'il existe, comme le font nos modernes libertins. Dès longtemps son cœur le lui a dévoilé derrière les draperies de cette scène immense qu'est la nature : dès longtemps l'harmonie de l'univers lui a révélé l'existence d'un universel "harmoniste". Ce qu'il veut pénétrer, c'est l'intimité même de Dieu, pour autant qu'il est donné à l'homme d'en percer le mystère. Il ne connaîtra pas seulement Celui dont "les œuvres sont admirables" ou le Dieu des philosophes purs, idée qui satisfait à demi la raison et n'éveille dans le cœur que de froides émotions. Son Dieu, c'est Celui dont nous sommes les "consorts". Sous l'influence de cette mystique compénétration il dictera ensuite la *Somme Théologique*, harmonieux tryptique dont le premier plan montre l'Être Suprême, un dans son essence et triple dans ses personnes ; au centre le Créateur agit en dehors de soi, et déverse sur la créature ses dons naturels et surnaturels ; et le Rédempteur apparaît dans le dernier panneau se livrant en holocauste pour l'humanité sur les hauteurs du Calvaire comme dans l'humilité du tabernacle.

C'est là aussi, dans cette prison étroite où convergent toutes les adorations de l'Eglise, que Thomas en puisait le sens. Un poète, décédé à la fleur de son enthousiasme, s'est peint lui-même,

les yeux  
Dans une extase sainte élevés vers les cieux  
Et les doigts posés sur sa lyre.

Combien serait plus réel le tableau qui nous représenterait Thomas le regard tourné vers cet autel où Dieu



“ s’enveloppe de lumière comme d’un vêtement ” et l’index pointant sur le texte biblique ! La Bible ! voilà son aliment ! voilà le livre qu’il “ dévore ” et dont les pages, suivant le mot de St-Jérôme au sujet de Népotien, “ reçurent maintes fois sa tête tombant de sommeil ” ! Ce n’est pas pour lui le texte obscur auquel le sens propre du protestant prête des mille et une contradictions, mais le volume, pétri de versets divins, dont l’Eglise lui interprète la profonde signification. — Ce sens ecclésiastique, il le porte partout avec lui. S’il entre dans une cité, il vole vers les bibliothèques s’y plonger dans la poussière féconde de la tradition. L’unanime consentement des Pères lui garantit leur orthodoxie. Semblent-ils en désaccord ? la sûreté de son coup d’œil exégétique découvre bientôt le point de suture entre leurs doctrines apparemment divergentes. Du trésor de leurs œuvres il s’enrichit chaque jour. Un soir, sur la colline de Montmartre, le maître et ses disciples contemplant les splendeurs de Lutèce. “ Maître ”, s’écrie l’un d’eux, “ qu’il est beau, ce Paris ” — “ Oui, très beau ”, répondit Thomas. — “ Si vous en étiez le seigneur, vous reconstruiriez toutes les bâtisses de votre Ordre ? ” — “ En vérité, j’aimerais mieux me procurer les *Homélies de Chrysostome* sur l’Evangile de Mathieu ”. Le voilà, le sens de l’Eglise, dans son expression la plus naïve !

Génie divin, grâce à cette double influence, Thomas demeure profondément humain par le sens de la raison. A cette puissance, que des esprits audacieux ont exaltée outre mesure, comme des imaginations chimériques en ont diminué la vertu jusqu’à l’anéantir, Thomas sait attribuer son juste rôle. Il l’a appris de St Paul : “ Les perfections invisibles de Dieu sont visibles aux regards dans la création du monde ”. A l’aide du sens rationnel il remonte de l’image à la réalité, il démêle les analogies qui existent entre la créature et son Créateur avec une telle lucidité, que quiconque, fût-il dépourvu du sens divin, pourrait encore, par cette échelle tout humaine, se hisser à la hauteur des cieux. — Cette même raison anime la *Somme Théologique* dont Sixte-Quint louait les pages en ces termes : “ Admirez cette cohésion étroite et parfaite des effets et des causes, cette symétrie et cet ordre semblables à une armée rangée en bataille, ces définitions et distinctions lumineuses, cette solidité d’argumentation et cette subtilité de controverse par lesquelles la lumière est séparée des ténèbres, le vrai

distingué du faux, le mensonge des hérésies dépouillé et mis à nu". Raison solide que celle de Thomas, parce qu'elle s'appuie à son Auteur même ; raison droite aussi, parce qu'elle marche dans les voies tracées par Dieu ; raison lumineuse encore, parce qu'elle s'éclaire au flambeau même de la divinité !

\*\*\*

Vous croyez donc qu'il plaue bien haut, le Docteur Thomas ? qu'au delà des frontières et des royaumes, au delà de l'humanité éblouie, son soleil promène une course orgueilleuse et fière ? Entendez pourtant.

Salomon constate qu'avec la sagesse lui furent prodigués tous les biens " comme des rayons émanés d'un même centre ". Puisque l'humilité, d'après Saint Augustin, est le premier de tous les biens spirituels, nous devons retrouver dans la vie de Thomas. De fait, percevons ensemble le dernier éclat de l'astre à son couchant. Le Docteur, absorbé dans une extase séraphique au milieu de son travail, a perdu la notion du sensible. — " Père ", s'écrie son disciple, " achevez cet article ". Et lui de répondre : " Mon fils, je te le dis en secret. Dieu m'a révélé de telles merveilles que tous mes écrits me paraissent de la paille bonne à brûler. Je cesse d'écrire et donc de vivre ". Et voilà que, au paroxysme de ses transports eucharistiques, parvenu à la question quatre-vingt dixième, le saint s'arrête comme épris par l'excès même de son amour. — " Père, pourquoi ne pas achever ? " reprend Réginald. Et lui de répéter : " Tout ce que j'ai écrit me semble de la paille en comparaison de ce que Dieu m'a fait voir ". Vous l'entendez ? De la paille, ses opuscles ! de la paille, sa *Somme contre les Gentils* ! de la paille, cette *Somme Théologique* où son génie pourtant a répandu sur les questions les plus obscures une lumière si limpide !

Mais sur cette paille l'Eglise souffle l'épételle de vie. L'incendie se propage et voici qu'à sa lueur tout l'univers vient s'éclairer. De Thomas s'est réalisée la prédiction du Sage : " *Sapientiam ejus enarrabunt gentes et laudem ejus enuntiabit Ecclesia* ". Depuis six siècles une foule attentive accourt sous les chaires des professeurs qui commentent son œuvre. De cette eau pure, puisée par le Maître dans

“ les fontaines du Sauveur ”, elle s’abreuve à longs traits. L’hérésie proclame la doctrine du saint le seul obstacle qui l’empêche de saper l’édifice catholique ; et le “ *tolle Thomam et delebo Ecclesiam* ” de Beza-Bucerus est le rugissement haineux que provoque une impuissante fureur. L’Eglise élève de plus en plus dans son firmament l’astre qui dissipe les ténèbres. Au concile de Florence les Pontifes déposent, sur l’autel même, entre les Ecritures et les décrets apostoliques, la *Somme* de Thomas. Benoît XIV, lors du procès de canonisation, entoure sa tête de la sainte auréole en déclarant qu’“ à défaut de miracles, chaque article de cette *Somme* est un miracle ”. Léon XIII enfin place le saint Docteur au premier rang des scolastiques. A la requête de toutes les parties du monde il établit sous son patronage les écoles de philosophie catholique : réponse écrasante aux cris furieux de l’impiété, témoignage encore que la sagesse d’en haut entraîne avec elle tous les biens ; “ *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* ”.

\*\*\*

On n’atteint pas d’emblée, mes jeunes amis, un pareil éclat ; et nous n’y parviendrons nous-mêmes que par degrés. En recherchant le principe de cette sagesse divine qui animait notre Docteur, en nous démontrant que cette “ *lucerna lucens sapientia* ” fut d’abord “ *lucerna ardens castitate* ”, nous poserons par là même le premier échelon de notre ascension vers la lumière.

Platon jadis avait écrit : “ Tant que nous vivrons, nous n’approcherons de la science que si nous nous séparons le plus possible du corps, si nous n’entretenons avec lui que les relations de stricte nécessité, si nous ne souffrons pas qu’il nous empeste de sa corruption naturelle, mais que nous nous conservions purs jusqu’à ce que Dieu lui-même vienne nous en délivrer ”. Reprenant pour son compte cette réflexion du philosophe, le Père Lacordaire disait avec non moins de sens : “ La chasteté est la sœur aînée de la vérité. Quand la foi commence à sombrer dans une âme, c’est que déjà la vertu y a fait naufrage ; quand, au contraire, la pureté apparaît radieuse au front d’un homme, cet homme peut grandir jus-

qu'à la hauteur même du génie". Tous deux traduisaient ainsi en une langue oratoire la sentence de l'apôtre : "*Quæ desursum est sapientia primum pudica est*", la maxime elle-même du Maître : "*Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*".

Si nous précisons en quelques traits le rôle que joue la continence dans la conquête de la science et de la sagesse, nous ferons observer d'abord, que, dans l'ordre spéculatif, celui-là est sage qui démêle la vérité de l'erreur. Pendant que les autres se laissent fasciner par le mirage des fausses opinions, lui les dépouille de leur apparence trompeuse, les pénètre et en découvre l'inconsistance. L'œil fixé sur le rêve de leur fantaisie, les insensés se précipitent dans l'abîme de l'illusion et reconnaissent trop tard leur aveuglement ; lui, après avoir écarté les nuages dont l'épaisseur lui dérobe la vérité, il "court comme un géant sur sa voie" de lumière. De plus près chaque jour il contemple le vrai dans son immatérielle beauté : saisi par cette vision sublime, il ne veut plus jouir que d'elle. Les ténèbres mêmes qui parfois enveloppent la vérité ne font qu'aiguillonner le sage ; et, bien qu'il ne puisse jamais ici-bas l'atteindre pleinement, encore chacune de ces tentatives lui ouvre-t-elle de plus larges horizons.

C'est le propre de la pureté de communiquer à l'âme ces ailes qui l'emportent jusqu'aux sommets où trône le vrai. Quand le corps est rivé à la terre, son poids entraîne trop souvent à sa suite l'esprit lui-même : "*Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*". L'intelligence, impuissante à escalader ces hauteurs et dépaycée quand par hasard elle y parvient, de dépit se tourne vers les choses d'en bas. Elle ne connaît plus les nobles pensées, les vastes envolées. — Dégagez l'âme de ce corps de boue, laissez-la suivre l'essor naturel qui la porte vers la lumière : aussitôt il se produit en elle un élargissement qui se propage dans tout l'être. Plus le corps l'attire et plus elle s'arrache à son étroite pour s'abandonner à ces embrassements de la vérité, que St. Augustin a chantés en un hymne triomphal. C'est le ciel qu'elle veut pénétrer, c'est Dieu qu'elle veut atteindre. Le bruit des chaînes qu'elle secoue active son vol aérien. Et toujours elle monte, jusqu'à ce qu'enfin, par un suprême et victorieux effort, elle renverse les murs de sa prison et se plonge, libre et fière, dans la contemplation éternelle de l'éternelle beauté.

Pour elle, la mort, c'est la vie et le triomphe dans sa lutte toute spirituelle contre l'adversaire du vrai.

C'est une lutte aussi, et une lutte incessante contre l'ennemi du bien, que le rôle de la sagesse dans l'ordre pratique. Quel homme ne peut redire avec St-Paul : " Je ne fais pas le bien que je veux et je me vautre dans le mal que je hais ? " Et pourtant, ce bien, le sage l'accomplit malgré l'assaut de ses adversaires. Sa volonté, enchaînée à Dieu, ne soupire que pour lui. En vain la chair le torture de ses désirs matériels : une énergie de fer lui permet de rompre sans cesse en visière avec elle. Non satisfait de ces victoires, le sage s'avance le front haut dans la voie du devoir. Les difficultés surgissent devant lui : crânement il

*Se pose sur l'obstacle et s'élançe plus loin,*

sans dévier jamais des sentiers du ciel. Chose étrange ! la lutte elle-même semble décupler sa valeur, et son âme se fortifie de toutes les faiblesses de son corps. C'est là, mes chers amis, le triomphe de la chasteté.

Approchons le jeune homme " à peine honoré des signes de la virilité ". Sans doute on ne saurait dire qu' " à la fleur de l'âge il porte déjà les flétrissures du temps ". Mais pourquoi de cette âme autrefois dévote la piété a-t-elle si tôt disparu ? Comment expliquer que lui, si pétillant d'intelligence, ait tout à coup perdu sa vivacité première ? Son œil redoute le regard du maître qu'il se figure apercevoir partout. Les bons conseils tombent sur son cœur comme sur une pierre. Ce cœur se contracte pour ne pas se livrer ou ne s'entr'ouvrir que pour se déverser dans une âme souillée comme la sienne. N'y cherchez plus les affections généreuses : la concentration sur un seul objet en a tari la source. Pourquoi donc la loi de crainte a-t-elle si tôt remplacé chez lui la loi d'amour ? comment a fui sa primitive spontanéité ? Brisez cette écorce qui d'ailleurs tombera d'elle même. Vous serez surpris des ravages qu'ont produits dans cette âme un seul acte mauvais, un seul fantôme grossier, un seul entretien déshonnête. Passez-moi ce souvenir historique : dans l'occurrence, Toulon, ce fut l'impureté ! — Sur le front d'un autre, au contraire, la sérénité a établi son domaine comme le soleil au firmament. Le cœur s'épanouit sous la poussée de sentiments généreux. C'est un rêve encore qui hante l'imagination ; mais le rêve,

cette fois, se couvre de noblesse en attendant que la virilité le pare d'une existence réelle. La volonté suit sans peine les voies tracées par la raison. Tout en ce cœur respire la paix, tout y provoque l'attachement. Voulez-vous savoir le secret de cette beauté ? Entrez dans le paradis de cette âme et vous constaterez comme l'arbre de sa vie n'y germe qu'un seul fruit : la chasteté. En face de l'éclat extérieur, reflet de sa pureté intime, vous répèterez avec le Sage : " Qu'elle est belle, la race des chastes ! ". Le jeune homme, fils de cette race, a lutté sans doute, plus que bien d'autres peut-être. Grâce aux embrassements divins de son cœur et de la pureté, il chante avec allégresse, sur le rythme de la reconnaissance, le cantique de la victoire !



Ce cantique, mes jeunes amis, il fut donné à l'Ange de l'École de l'entonner avec plus de joie que tout autre. A lui comme à Judith s'applique ce glorieux éloge : "*Fecisti viriliter eo quod castitatem amaveris*". Cette chasteté lui fournit l'échelle mystérieuse par où il atteignit les sommets de la sagesse : son génie fut la conquête de sa continence.

Encore enfant, un tison dans sa main, il chasse de Montecrocca la courtisane qui attende à sa vertu : telle Jeanne d'Arc, brandissant sur son drapeau les flammes du Cœur de Jésus, devait un jour " bouter hors de douce France Anglais rebelles à Rouen ". — Si Marie fut l'exemplaire vivant de la pureté, c'est témoigner l'amour de la continence que d'aimer Marie. Enfant encore, Thomas découvre un simple billet où l'*Ave Maria* se lit en toutes lettres. Qu'on ose le lui ravir ! On ne mettra un terme à ses larmes qu'après lui avoir restitué son trésor. — Descendant des plus illustres familles d'Italie, apparenté d'une part à la noblesse royale d'Allemagne, de l'autre à la couronne même de France, Thomas pouvait ambitionner un trône, des honneurs et des plaisirs sans nombre. Dans les armes son nom peut-être eût égalé celui des capitaines les plus fameux. Comme son Maître, "*proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta*". La famille se rit de lui et suscite mille obstacles pour entraver sa résolution ; " fort de sa faiblesse ", il va cacher, derrière les murs d'un cloître, " ce trésor que nous portons dans un vase fragile ".

Dans la chasteté il veut vivre, avec elle il veut mourir : son vêtement lui-même témoignera, par son symbolisme, que la lumière brillante de sa sagesse fut alimentée par l'ardente chaleur de sa pureté.

La chaleur s'affaïsse et la lumière devient ténèbres, si elle n'est sans cesse activée. A genoux dans sa cellule Thomas supplie le divin Paraclet de souffler toujours sur son cœur son souffle vivifiant. " *Concede, misericors Deus* ", s'écrie-t-il, " *quæ tibi sunt placita ardentè concupiscere* " : ce qui vous plaît, Maître, faites-moi le désirer avec ardeur ; " *prudenter investigare* ", le rechercher avec prudence ; " *veraciter agnoscere* ", le reconnaître dans sa vérité ; " *perfectè implere* ", l'accomplir dans la perfection ". Et, pour apprendre que " la chasteté ouvre l'âme à des lumières que la raison ne discerne pas ", écoutez cette confidence du disciple Réginald : " Ce n'est point de son génie naturel que venait à mon maître son merveilleux savoir. . . . . On voyait en son âme l'intelligence et le cœur en complète harmonie, se commandant et se servant tour à tour. Le cœur, par la prière, méritait le contact de Dieu ; l'intelligence, bénéficiaire de ce contact, jouissait d'une intuition d'autant plus lumineuse que le cœur aimait avec plus d'ardeur ". Nous avons déjà constaté, au reste, comme la dernière effusion du Docteur Angélique fut un hommage au Dieu de l'Eucharistie dont la présence confère au pain et au vin le pouvoir d'engendrer les vierges "

\*\*\*

Et nous aussi, mes jeunes amis, c'est notre rôle, à l'exemple de Thomas, de produire la lumière. St-Paul nous avertit que nous sommes tenus à " marcher dans la sagesse " comme " des fils de la lumière ".

Il faut l'avouer : jamais le monde n'en éprouva peut-être un plus grand besoin. Ténèbres de l'intelligence, endurcissement du cœur, suprématie de l'imagination : voilà bien la ruine de nos temps ! Les hommes s'en vont opérant le mal dans les profondeurs de la nuit qu'ils se créent. Enivrés d'ombre, la tête troublée par ce " vin de la colère de Dieu " que le prophète a vu couler, ils errent à la recherche de leur voie.

A nous de leur indiquer la route ! A nous surtout, qui nous appliquons à l'étude de la sagesse humaine, d'abreuver nos esprits à la source de la sagesse divine pour guider un jour ces aveugles sur la place même de Dieu !

Comment y réussirions-nous si nous ne détachions d'abord nos âmes de tout contact impur avec la chair ? Comme l'aigle, l'âme veut voler. Qu'une seule chaîne la retienne au sol ! elle y retombe aussitôt comme impuissante. Nous ne sommes pas faits pour ramper : notre œil, tourné vers le ciel, nous signifie que là seul doivent se porter nos aspirations.

Quand donc l'ennemi s'acharne à notre vertu, n'ayons qu'un cri : "*Altius tendimus !*" — Aux pensers corrupteurs de l'esprit disons : "*Altius tendimus !*", aux désirs impurs : "*Altius tendimus !*" Aux sollicitations d'une voix mielleuse, mais perfide, n'opposons toujours qu'une réponse : "*Altius tendimus !*" Nous avons reçu, nous aussi, le "sens du Christ" : le vent qui gonfle nos voiles, "ce n'est pas le souffle mortel du monde, mais l'haleine vivifiante de l'Esprit" !

Ainsi, toujours poussés par la brise de la chasteté vers les rives de la sagesse, nous nous échouons enfin au port de la béatitude où Thomas nous invite à nous fixer éternellement pour y chanter, de concert avec lui, le Dieu de la sagesse qui est aussi le Dieu de la pureté.

AINSI-SOIT-IL !

EMILE CHARTIER, PTRE.





Glose

*Super flumina Babylonis....*

Ps. 136.

Lorsqu'Israël, captif sous la verge d'Assur,  
S'asseyait, accablé, sur une rive ingrate,  
Et les regards perdus aux remous de l'Euphrate  
Du Saint Temple évoquait le souvenir très sûr,

En vain son dur vainqueur réclamait les cantiques  
Et les hymnes sacrés qu'il chantait dans Sion :  
Même pour consoler sa propre affliction,  
Il ne redit jamais les psaumes prophétiques.

Pour moi, captif au monde et partout étranger,  
Je ne pends point ma lyre aux saules du rivage :  
Car j'ai choisi du Christ le mystique esclavage.  
Que ce joug est suave, et ce fardeau léger !

H. MARIENLOB.



## FIGURES DOMINICAINES

---

### LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE

---



LE 22 MAI 1222, jour de la Pentecôte, s'ouvrait au couvent de Saint-Jacques de Paris le Chapitre général de l'Ordre des Frères Prêcheurs. C'était le premier, depuis la mort de saint Dominique, le fondateur, mort survenue au mois d'août précédent. Le but principal de cette assemblée était de lui élire un successeur. Le choix de tous ces Pères vénérables, doctes et saints, dont plusieurs étaient les premiers et plus intimes disciples du saint fondateur, se porta sur un religieux à peine âgé de 32 ans, admis dans l'Ordre depuis moins de trois années, et revêtu, depuis deux ans déjà, de la charge de provincial de Lombardie. Il avait nom Jourdain de Saxe.

Sa naissance, malgré quelques incertitudes relatives à la date, est généralement fixée en 1190, en Saxe, au château de Padberg, dans la famille des comtes d'Eberstein. A 19 ans, il vient à Paris, pour y faire ses études, et sa brillante intelligence lui permet de les faire brillantes et solides. Dieu le préparait ainsi à son rôle futur et à l'influence extraordinaire qu'il devait, plus tard, exercer sur la jeunesse universitaire.

C'est à la fin de 1219 qu'il entre dans l'Ordre de saint Dominique avec son ami, Henri de Cologne, "le compagnon de son âme". Lui-même raconte ce qui se passa alors, avec un charme pénétrant.

"Frère Réginald, d'heureuse mémoire, étant venu à Paris... et y prêchant avec force, je fus touché de la

grâce, et fis vœu au-dedans de moi-même d'entrer dans son ordre ; car je pensais y avoir trouvé un sûr chemin de salut, tel qu'avant de connaître les Frères je me l'étais souvent représenté. Cette résolution prise, je commençai à désirer d'enchaîner au même vœu le compagnon et l'ami de mon âme, en qui je voyais toutes les dispositions de la nature et de la grâce requises dans un prédicateur. Lui me refusait, et moi je ne cessais de le presser. J'obtins qu'il irait se confesser à frère Réginald, et lorsqu'il fut de retour, ouvrant le prophète Isaïe par manière de consultation, je tombai sur le passage suivant : " Le Seigneur m'a donné une langue savante pour que je soutienne par la parole celui qui tombe ; il m'éveille le matin pour que j'écoute sa voix. Le Seigneur Dieu m'a fait entendre sa voix, et je ne lui résiste point, je ne vais point en arrière ". Pendant que je lui interprétais ce passage qui répondait si bien à l'état de son cœur, et que, le lui présentant comme un avis du ciel, je l'exhortais à soumettre sa jeunesse au joug de l'obéissance, nous remarquâmes quelques lignes plus bas ces deux mots : *Tenons-nous ensemble*, qui nous avertissaient de ne point nous séparer l'un de l'autre, et de consacrer notre vie au même dévouement. Ce fut par allusion à cette circonstance que, lui étant en Allemagne et moi en Italie, il m'écrivit un jour : " Où est maintenant le *Tenons-nous ensemble* ? Vous êtes à Bologne et moi à Cologne ! — Je lui disais donc : " Quel plus grand mérite, quelle plus glorieuse couronne que de nous rendre participants de la pauvreté du Christ et des apôtres, et d'abandonner le siècle par amour pour lui " ! . . .

" . . . Enfin, le jour étant venu où l'Eglise, par l'imposition des Cendres, avertit les fidèles de leur origine et de leur retour à la poussière d'où ils sont sortis, nous nous disposâmes à acquiescer à notre vœu. Nos autres compagnons n'avaient aucune connaissance de notre dessein, et l'un d'eux voyant sortir frère Henri de l'hôtel, lui dit : Monsieur Henri, où allez-vous ? Je vais, répondit-il, à Béthanie, faisant allusion au sens hébraïque de ce nom, qui veut dire *maison d'obéissance*. Nous nous rendîmes, en effet, tous les trois à Saint-Jacques, et nous entrâmes au couvent où les Frères chantaient *Immutemur habitu*. Il ne s'attendaient pas à notre visite ; mais, quoique imprévue, elle ne laissait pas d'être opportune, et nous dépouillâmes le vieil

homme pour revêtir le nouveau, pendant que les Frères chantaient la même chose que nous faisons”.

Deux mois après son entrée en religion, au Chapitre de Bologne, où il assistait comme délégué du couvent de Paris, Jourdain est chargé d'enseigner, dans ce même couvent, l'Écriture Sainte aux Frères. Il leur commenta l'Évangile de saint Luc avec une éloquence qui provoqua leur admiration. Un an plus tard, au deuxième Chapitre général, saint Dominique le nomme premier provincial de Lombardie. Il se met en route sur-le-champ malgré ses répugnances : “ Je n'avais encore passé qu'un an dans l'Ordre, et il me fallait gouverner les autres, alors que je sentais si vivement le besoin d'être gouverné moi-même ”. Arrivé à Bologne, il n'y trouva plus son “ Père bien-aimé ”, saint Dominique, qui venait de mourir. Quelques mois plus tard, c'est lui que le Chapitre général de Paris choisira pour le remplacer.

En arrivant au gouvernement de l'Ordre, Jourdain a sous ses ordres environ soixante couvents, dont tous n'ont pas le personnel suffisant. Il va multiplier prodigieusement ces hommes dont il dispose, et en faire une véritable armée. Saint Dominique avait tracé le plan, et formé ce que l'on pourrait appeler les cadres. Jourdain, lui, va remplir ces cadres et compléter les effectifs. Il va mettre sur pieds des recrues nombreuses et choisies, qui exigeront rapidement, à leur tour, de multiples et grandes fondations. A sa mort l'Ordre possèdera trois cents couvents ; il en aura donc vu fonder deux cent quarante sous son généralat, dans l'espace de seize ans.

“ Dieu, du reste, qui proportionne toujours avec une admirable sagesse les moyens au but, l'avait surabondamment doué des qualités maîtresses qui captivent les volontés. Jourdain était un charmeur d'hommes. Il avait ces vertus de fond qui imposent respect et confiance : l'austérité de la vie, l'intégrité angélique des mœurs, la droiture du cœur, l'oubli héroïque de soi. Et sur cette robustesse d'âme, la Providence avait jeté à pleines mains le semis le plus riche des plus aimables attraits. Sa parole était gracieuse, pétillante d'esprit, pénétrante comme une fine lame, au besoin fondroyante comme le tonnerre. Il la dirigeait, en artiste sûr de ses coups, droit au but qu'il voulait frapper. Affable dans son accueil, de manières douces, toujours de belle

humeur, jovial souvent, sa bonhomie désarmait toutes les colères. C'était le Prêcheur idéal, le type de l'Ordre.

“ Comme saint Dominique, Jourdain comprit que les Universités offraient le milieu le plus favorable au recrutement des Frères. C'est là, à Paris et à Bologne, qu'il jette ses filets. Pendant quatorze ans, de 1222 à 1236, il y prêche sans relâche, sans relâche aussi, y répète des razzias périodiques sur les maîtres et les écoliers. Ces Universités sont pour lui comme une forêt de rapport qu'il met en coupe réglée. S'il prêche ailleurs, à tout venant, sur le chemin qu'il parcourt, ce n'est qu'en passant, pendant ses voyages annuels entre Paris et Bologne pour la tenue des Chapitres généraux ”.

Tel était Maître Jourdain, et il est incontestable que son succès fut prodigieux. Les témoignages des contemporains abondent à cet égard. Humbert de Romans, l'un de ses successeurs, décrivait, en présence de cette influence extraordinaire, l'étonnement du monde entier : *Totus mundus fere ex auditu tupebat.*

Le grave Thierry d'Apolda dit à son tour dans la *Vie de saint Dominique* : “ Cher à Dieu et aux hommes, le bienheureux Jourdain dilata la gloire de l'Ordre et lui conquit une multitude de sujets excellents. Alors le nombre des enfants du Seigneur croissant, l'Ordre s'épanouit comme une tige plantureuse et se mit à couvrir la terre entière de ses rameaux ”.

Gérard de Frachet, dans son gracieux ouvrage sur les *Vies des Frères*, est celui qui nous donne les plus nombreux et les plus intéressants détails sur le succès inouï de Maître Jourdain.

Jourdain avait pu constater l'abus que faisaient les écoliers de leur liberté du dimanche. La matinée était occupée par les offices, la messe et le sermon d'un docteur de l'Université ; après quoi, chacun était libre jusqu'au lundi matin. Jourdain invita les écoliers à venir assister à un sermon l'après-midi. Cette réunion, dont une causerie plus familière que le sermon proprement dit faisait les frais, prit le nom de conférence. Seul, Jourdain était capable de faire renoncer ces jeunes gens à leur liberté pour venir écouter un prédicateur. Mais, là, il était à son aise. Il sut donner à sa parole tant de charmes et d'attraits, qu'on

venait en foule assister à ses conférences. En foule aussi, on venait se ranger sous les ordres de ce charmeur et de ce maître sans pareil.

Son arrivée était-elle annoncée aux couvents de Paris et de Bologne, le couvent, habituellement si calme et si recueilli, devenait tout d'un coup "bruissant comme une ruche d'abeilles". Tout le long du jour, on y voyait accourir des maîtres, des écoliers, avides de ses conseils ou implorant humblement d'être par lui revêtus du saint habit. Les Frères y étaient accoutumés. Ils s'empressaient même, lorsqu'ils le voyaient arriver, de préparer un grand nombre d'habits, en vue des futures conquêtes du bienheureux Père. Et Gérard de Frachet ajoute que presque toujours le nombre des vêtements était insuffisant pour le nombre de ceux qui accouraient.

"Ils arrivaient parfois en foule, raconte le chroniqueur, sans prévenir, entraient au Chapitre et demandaient l'habit. Souvent, leurs compagnons d'études les accompagnaient, croyant d'être que les témoins de leur vocation, et, lorsqu'ils les voyaient revêtir la robe blanche, ils se précipitaient à genoux et imploraient la même faveur. Un jour, en la fête de la Purification de la Sainte Vierge, vingt écoliers accourent à Saint-Jacques. Jourdain les accueille avec bonté, leur donne l'habit. Plus de mille étudiants étaient présents, pleurant leurs amis, enviant leur sort. Soudain, le bienheureux Père s'arrête ; vingt habits avaient été préparés par le Frère sacristain, vingt postulants avaient été vêtus, et, cependant, à ses pieds, un jeune homme, presque un enfant, se tenait à genoux. Jourdain le reconnut. Plusieurs fois déjà, il l'avait refusé, à cause de sa jeunesse ; mais, cette fois, il sourit : "L'un de vous, dit-il aux écoliers, vole notre habit".

"Comme il n'y avait plus de vêtements, et qu'il était impossible de passer à travers les rangs pressés des écoliers, les Frères se dépoillèrent l'un de sa tunique, l'autre de son scapulaire et de la chape. Cet enfant devint, par la suite, lecteur et excellent prédicateur".

"Un autre jour, Jourdain, après le sermon, recevait à l'habit un seul postulant. Des amis l'entouraient : "Eh quoi ! leur dit-il, si vous étiez invités à un grand festin, seriez-vous assez peu courtois pour laisser aller seul un de vos compagnons ? Et voici que celui-ci est convié par Dieu à une grande fête : auriez-vous le cœur de le laisser

aller seul ? ” Il finissait de parler, lorsqu'un des écoliers se détache du groupe et dit au Maître : “ Me voici ; je m'associe à lui au nom de Jésus-Christ ”.

Ces scènes se renouvelaient assez souvent, et nous en trouvons plus d'un écho dans les lettres de Jourdain à la bienheureuse Diane d'Andalo.

“ Sachez, lui écrit-il au cours du carême de l'année 1224, que depuis mon arrivée à Paris, j'ai joui, grâce à Dieu, d'une bonne santé. . . Quant aux écoliers, mon ministère s'exerce parmi eux avec succès. De l'Avent à Pâques, quarante novices sont entrés dans l'Ordre ; plusieurs ont été maîtres, d'autres sont vraiment instruits. Nous comptons encore sur un grand nombre de postulants ”. Puis, en 1226 : “ Je ne veux pas que vous ignoriez les bienfaits de Dieu sur notre Ordre. Nos Frères croissent partout en nombre et en mérite. Depuis mon arrivée à Paris, dans l'espace de quatre semaines, j'ai reçu vingt et un novices. Six d'entre eux étaient maîtres es arts, les autres sont bacheliers, instruits et très propres à leur mission ”.

Parfois, cependant, la pêche était laborieuse. “ Je vous charge, mande-t-il à Diane, de supplier le Seigneur, afin qu'il secoue le cœur des clercs, et les attire à lui pour leur salut, sa gloire et celle de l'Église, et le développement de l'Ordre ; ceux, bien entendu, qu'il sait être bons pour nous. Ils sont d'un froid glacial. Je n'en ai pris qu'un ”.

Son action, presque toujours souveraine, même quand le succès se faisait attendre, se heurtait parfois à de sérieuses oppositions, du côté des parents et du côté des Universités. Ceux-là rêvaient pour les enfants qu'ils envoyaient dans les Universités un avenir plus brillant que le froc d'un mendiant ; aussi les réclamaient-ils souvent, en appuyant leurs réclamations par la violence, jusqu'à envahir les couvents à main armée pour en arracher les novices — ce qui était d'ailleurs d'usage commun à cette époque. Ces difficultés ne se terminaient pas cependant toujours d'une manière aussi tragique ; Maître Jourdain s'en tirait avec une saillie spirituelle.

Les chroniques racontent qu'un seigneur allemand avait volé une vache à la mère de Jourdain. Or, il arriva que celui-ci, à son tour, attira dans l'Ordre le fils de ce seigneur. Il en fut indigné. On le rapporta à Jourdain. “ Qu'a-t-il à se plaindre ? dit le Maître ; il a pris la vache de ma mère, moi je ne lui ai pris que son veau ! ”

De la part de l'Université, la lutte était plus violente encore, parce que de graves intérêts étaient en jeu : l'honneur de la corporation, le recrutement, la sécurité des prébendes. Les coups de filet de Jourdain révoltaient les maîtres ; aussi la guerre qui éclata à Paris contre les Prêcheurs ne fut-elle qu'une conséquence du dépit et de la jalousie de la première heure.

Malgré tous les obstacles, Jourdain reçut dans l'Ordre plus de mille novices. Il y eut bien parfois des récriminations de la part des religieux, qui trouvaient ces nombreuses vêtues trop hâtives et inconsidérées. Plusieurs s'en plaignirent vivement au Chapitre général. L'homme de Dieu les écouta humblement et en silence, puis : " Laissez ces enfants, leur dit-il ; vous les verrez tous grands prédicateurs, et leur action bienfaisante s'étendra sur des hommes plus instruits qu'eux en littérature ". Et, de fait, les *Vies des Frères* lui rendent ce témoignage qu'il avait au même degré le don d'attirer les vocations et celui de les conserver, et que jamais il ne perdit par sa faute une seule de ces âmes à lui confiées par Dieu.

La plupart de ses recrues dans les universités étaient de la catégorie des " artistes ", c'est-à-dire des étudiants en philosophie ; comme on lui en demandait le motif, il répondit : " En voici la raison : les paysans, habitués à boire de l'eau, s'enivrent plus facilement avec du bon vin que les riches et les nobles qui en boivent, d'ordinaire, à satiété. Les artistes boivent toute la semaine l'eau claire d'Aristote et des autres philosophes ; aussi, les jours de dimanche et de fête, ils écoutent avec avidité la parole du Christ et des saints, parole qui est, pour eux, comme un bon vin qui les enivre de l'esprit de Dieu, et ils se donnent eux mêmes. Les théologiens, au contraire, et les décrétistes, entendent à tout instant cette divine parole, et ils font comme les sacristains qui, à force de passer devant l'autel, ne le saluent plus, lui tournent le dos, tandis que les étrangers à l'église lui font leurs plus dévotes révérences ".

Jourdain prêchait habituellement en latin, ou en allemand, lorsque son auditoire comprenait cette langue. Il parlait fort peu le français, témoin cet épisode que conte Gérard de Frachet : " Un jour, étant au pays d'outre-mer, il fut invité à prendre la parole par des religieux Templiers. Ils étaient Français. Le saint homme savait très peu cette langue. Il accepta cependant. Voulant faire comprendre



à ses auditeurs pourquoi il avait consenti à leur parler, tout en ignorant leur langue, il leur dit en mauvais français : “ Supposez qu’il y ait derrière ce mur un âne, dont on ne voit qu’une oreille ; vous comprendrez parfaitement que l’âne y est tout entier. Il en sera de même de mon sermon ; si vous ne comprenez que quelques mots, vous pourrez les ruminer à l’aise, et ils vous feront du bien, quoique tout le reste soit en allemand ”.

Tel était Jourdain de Saxe qu’on a appelé à juste titre “ la sirène des écoles ”.

A Saint-Jacques de Paris, au temps de la prise d’habit du bienheureux Père, un Frère vit tout à coup une source abondante jaillir dans le cloître, s’élargir en un fleuve immense qui parcourait le monde et finalement disparaissait dans la mer.

Cette vision se vérifia dans la vie de Jourdain, et même dans sa mort. Au retour d’un voyage en Terre-Sainte, le navire qui portait le Maître sombra sur les côtes de Syrie, en face de Ptolémaïs, engloutissant dans les flots Jourdain, ses deux compagnons et quatre-vingt-neuf autres personnes. Des miracles nombreux glorifièrent la mémoire du Maître-Général. “ Mais l’Ordre des Prêcheurs, toujours semblable à lui-même, faisant beaucoup et le disant peu, ne se pressa point de demander à l’Eglise l’exaltation publique de Maître Jourdain. Ce ne fut que dans le siècle dernier, en 1826, qu’il reçut les honneurs de la béatification... Jamais l’Ordre des Prêcheurs n’eut un Maître-Général à la fois plus saint, plus éloquent, plus aimable ”. <sup>1</sup>

\* \* \*



<sup>1</sup> P. Mortier, *Hist.* p. 252.

## VARIÉTÉS

### LA REVISION DE LA VULGATE



TOUS les grands travaux entrepris pour le plus grand bien de la religion par le Pape Pie X, depuis son avènement au souverain pontificat, — restauration du chant grégorien, organisation des études bibliques, codification du droit ecclésiastique, — est venue s'ajouter dernièrement une œuvre tentée déjà par d'autres Pontifes, et commandée par le saint Concile de Trente. C'est la revision de la Vulgate, ou version latine des Saintes Ecritures. Le Souverain Pontife a confié aux Bénédictins anglais, sous la direction du R<sup>me</sup> Dom Gasquet, le soin de rendre à sa pureté primitive, autant qu'il est possible de le faire, le texte de cette vénérable version en usage dans l'Eglise depuis quinze siècles et déclarée authentique par le Concile de Trente.

Dans un article, <sup>1</sup> qui fut écrit avant l'apparition de la lettre de Pie X au R<sup>me</sup> Dom Gasquet, le T. R. P. Lagrange a voulu "répondre à quelques personnes qui demandent à savoir de quelle revision il s'agit et comment la question se pose".

Le P. Lagrange rappelle d'abord que le Concile demanda au Pape une Vulgate corrigée par ses soins, et que la Commission nommée par Sixte V travailla uniquement à rendre la version latine à sa teneur primitive ; "non à corriger un texte latin certain d'après l'hébreu ou le grec, sous prétexte qu'il constitue un contresens, mais seulement de corriger d'après les textes originaux les erreurs qui auraient

<sup>1</sup> *Revue Biblique Internationale*, Janvier 1908.

pu se glisser dans les copies de la Vulgate. Sixte V dans sa Constitution *Aeternus ille*, est très ferme sur l'absolue indépendance de la version latine. Son but était de la rendre à sa teneur primitive, non de corriger les erreurs du traducteur latin. Si l'on s'en était tenu à ce premier travail, on eût eu une bible latine supérieure à la Vulgate clémentine, celle en usage aujourd'hui. Devant certaines additions au texte du traducteur primitif, additions assez nombreuses, le programme des éditeurs pontificaux oscilla.

“ Pourquoi ces fluctuations ? Nous touchons ici du doigt la difficulté capitale qui pèse depuis les origines sur toute la question. Faut-il pencher dans le sens de la critique, faut-il pencher dans le sens de l'usage et de la tradition ? C'est l'éternel problème, soulevé avec tant d'éclat par les travaux de saint Jérôme lui-même ”.

Pour l'Ancien Testament, la Vulgate latine clémentine comprend deux éléments bien distincts, les livres traduits par saint Jérôme d'après l'hébreu, et ceux qui ont été traduits d'après les textes grecs, nommés dans l'usage “ version des Septante ”. La *Sagesse* et le second livre des *Macchabées*, traduits d'après les originaux grecs, sont dans le même cas que le Nouveau Testament. Parlons d'abord des livres traduits par saint Jérôme. S'il s'agissait d'éditer le texte tel qu'il est sorti des mains du saint Docteur, la tâche serait ardue, exigerait des années d'un travail opiniâtre, mais enfin le programme serait clair, et classé parmi les tâches normales de la critique. C'était bien celui que s'était proposé Sixte V. Était-ce bien celui qui résultait des termes du décret de Trente ?

Sans doute la traduction savante et soignée, fidèle et élégante, du solitaire de Bethléem a triomphé, et d'une manière inespérée, des résistances de l'esprit conservateur. A un certain moment, Jérôme avait pu croire que ce triomphe ne viendrait jamais : il s'était résigné à voir le latin d'après les Septante régner dans la liturgie, content de donner satisfaction à quelques amis plus attachés comme lui à ce qu'il appelait, non sans exagération, “ la vérité hébraïque ”. En fait, la version nouvelle avait supplanté l'ancienne, même dans l'usage quotidien des Eglises. Cependant on avait continué de chanter les anciens psaumes, dont la traduction hiéronymienne d'après l'hébreu était demeurée cachée dans les bibliothèques. . . . Sans parler des réminiscences involontaires des copistes, on ne put se résoudre à se

priver de certains passages qui faisaient figure, et bonne figure, dans les Septante et dans l'ancienne traduction latine. Parmi les additions que nous citons tout à l'heure, la plupart ont cette origine. A qui n'entend pas faire une édition critique de saint Jérôme, mais éditer la Bible latine *quæ longo tot sæculorum usu in ipsa Ecclesia probata est*, convient-il d'expulser des additions qui ont certainement passé pour parole de Dieu jusqu'à saint Jérôme, et qui se sont maintenues même dans les manuscrits de sa version, très probablement dans le plus grand nombre, si ce n'est dans les meilleurs ?

Ici la critique vient en aide à la tradition. Qu'est l'œuvre de saint Jérôme ? Une version privée qui a supplanté une version reçue dans toute l'Eglise, du jour où on l'a crue plus fidèle au texte original. Mais si, dans un cas particulier, le texte qu'il a traduit était en fait inférieur, comme valeur critique, au texte lu par le plus grand nombre des Pères ; si ce texte ancien s'est maintenu malgré tout, même dans l'édition clémentine, se décidera-t-on à le retrancher, alors qu'il a pour lui la tradition, c'est-à-dire l'usage de l'Eglise, et la critique, c'est-à-dire le suffrage des doctes, sous prétexte qu'il n'est pas sorti de la plume du traducteur latin ? Evidemment, en l'accueillant on aboutirait à une œuvre disparate, mais on serait plus sûr de posséder la parole de Dieu. Ces additions ne sont donc pas toutes à rejeter. . . .

Il y a donc des cas où l'infidélité de la version de saint Jérôme est reconnue par l'Eglise. Dès lors, que fera-t-on ?

Il y a des raisons très graves de ne pas toucher au texte. Instinct conservateur de l'Eglise, usage liturgique, inconvenient pour une Eglise de suivre les fluctuations de la critique, d'abandonner le terrain solide de sa propre tradition pour se lancer dans les aventures. On pourrait sans doute en alléguer bien d'autres. Ces raisons ont même paru décisives à saint Augustin. Mais ce fait nous rappelle aussi que le sentiment général de l'Eglise a été le plus fort, et que, une fois déjà, l'ancienne version ecclésiastique a dû céder devant une version nouvelle, qui ne se présentait qu'avec l'autorité d'un seul homme, et qui exigeait un changement beaucoup plus radical que la correction de quelques contresens qui serait, par hypothèse, agréée par le Siège apostolique. L'Eglise, qui a le dépôt des Ecritures, n'a-t-elle pas le devoir de les présenter aux fidèles dans le

meilleur état que permettent les temps, plutôt que de les conserver avec des taches connues de tous, par une crainte du changement qui paraîtrait excessive ?

Assurément, il faut ici procéder avec une extrême prudence. Dans le doute, le *status quo* est le meilleur parti. Il y a eu, il y a encore des motifs décisifs de ne pas se presser pour faire cette revision. Mais, en principe, et en laissant à qui de droit le soin de juger de l'opportunité, le sentiment général répugne au maintien de contresens avérés.

Et c'était bien, semble-t-il, l'avis du Concile de Trente. Dans leur lettre du 26 avril 1546 au cardinal Farnèse, les légats demandent une correction préliminaire de la Vulgate latine, puis une correction du grec et une correction de l'hébreu. Ils supposent, après cela, une collation des textes qui doit aboutir à une correction définitive. N'est-ce pas admettre le principe de la correction du latin, déjà bien établi dans sa ligne propre, par les textes hébreux et grecs ? C'est peut-être à ce texte que S. Em. le cardinal Rampolla fait allusion, lorsqu'il attribue au Concile de Trente l'intention de corriger la Vulgate pour la rendre plus définitivement conforme aux textes originaux.

Sans doute les Pères du Concile croyaient cette correction plus aisée qu'elle n'était ; mais cette illusion ne saurait dissimuler leur intention, qui semble ici reprise par l'illustrissime président de la Commission biblique.

Ces observations s'appliquent pour les mêmes raisons aux traductions de l'ancienne latine, que saint Jérôme n'a ni retouchées, ni recommencées.

Le dernier pas. Nous n'avons encore parlé que de corrections de la version latine. Peut-on entrevoir même la substitution d'une traduction à une autre ? Alors on ne pourrait plus parler proprement de revision de la Vulgate. Ce serait quelque chose de plus. Le cas typique est celui des Psaumes, que nous récitons dans le bréviaire d'après l'ancienne version latine, traduite du grec, revue, il est vrai, par saint Jérôme, mais fort différente de l'hébreu. Sur ce point l'esprit scientifique de saint Jérôme a été tenu en échec par l'usage liturgique. En sera-t-il toujours ainsi ? Si d'une part cet usage est plus sacré, transmis par tant de saints qui ont récité l'ancien psautier ; d'autre part, n'est-ce pas surtout à propos d'une prière quotidienne, auguste, solennelle dans l'Eglise, qu'il ne faut point exposer les clercs à réciter des choses inintelligibles, et à se figer dans des

contresens ou dans des non-sens ? Les *Etudes* des Pères de la Compagnie de Jésus nous font entrevoir une perspective plus consolante : “ Il n’en est pas moins vrai qu’une traduction claire, rendant fidèlement la pensée de l’auteur inspiré, est souverainement désirable. Espérons-le donc : sur ce point, comme sur d’autres, le progrès, souhaité par tout le monde, se réalisera, et il nous sera donné, peut-être bientôt, de lire les Psaumes dans un texte officiel plus intelligible ”.

S’il en était ainsi, nous souhaiterions, pour notre part, que les correcteurs soient très respectueux du texte actuel. Remplacer le psautier de la Vulgate par la traduction de saint Jérôme, ce serait au total une amélioration, mais compensée par des pertes sensibles. Dans bien des cas, c’est la leçon du grec qu’il faut préférer à cette du texte massorétique comme représentant mieux le texte primitif. Pour tout dire, si ce remaniement avait été fait il y a trente ou quarante ans, il aurait eu bien des chances d’être excessif. Ce sont là ces fluctuations de la critique que l’Eglise ne peut s’astreindre à suivre au risque de se compromettre dans d’inextricables embarras.

Il était donc sage d’attendre. Les temps sont-ils venus de mettre la main à l’œuvre ? On peut donner son avis sans impertinence, même dans une si grave question, si on se range derrière les légats présidents du Concile de Trente. Or ils ont parfaitement indiqué la voie. Il faut d’abord posséder une bible latine d’après les meilleurs manuscrits, puis une bible hébraïque. . . .

Est-il besoin de dire de nouveau en terminant que nous n’avons voulu qu’esquisser quelques vues en cours, sans prétendre devancer en rien le jugement de l’autorité suprême, qui seule a qualité pour trancher ces questions ? ”

#### PIE X SERVANT DE MESSE

C’était en 1888, à l’époque du Jubilé sacerdotal de Léon XIII. Avec toute ma famille, j’étais venu à Rome m’associer à la joie de l’immortel Pontife.

J’avais à peine trente ans. Depuis huit ans, je professais le Droit canonique au séminaire épiscopal de Plaisance, mon diocèse d’origine ; j’étais simple prêtre, sans bénéfice

ni titre d'honneur ecclésiastique quelconque. J'étais, pour mon séjour dans la Ville éternelle, descendu au Collège lombard, aux *Prati di Castelli*.

Je ne connaissais pas Mgr Sarto, évêque de Mantoue, je n'avais fait que le rencontrer un soir, dans l'antichambre de S. Em. le cardinal Parocchi.

Il ne portait à ce moment ni croix pectorale, ni calotte violette et n'avait pas même, me semble-t-il, son anneau pastoral. Humble et silencieux, il était, comme tous les autres visiteurs, assis sur une simple chaise. Seule, sa ceinture violette laissait deviner qu'il n'était pas un simple prêtre, mais qu'il devait être honoré de quelque dignité prélatrice.

Mgr Bressan, son chapelain secret actuel, était déjà son secrétaire et échangeait de temps à autre quelques mots avec lui.

Mgr Sarto attendait depuis longtemps, car l'antichambre était comble ; son attente s'était même prolongée du fait de l'arrivée de plusieurs évêques qui, naturellement, avaient été introduits avant nous autres.

Mgr Sarto, comprenant alors que, s'il s'était fait connaître, il aurait pu entrer plus tôt, tira sa calotte violette de la poche de sa soutane et la mit sur sa tête ; puis il prit sa croix pectorale et la suspendit à son cou.

Sur ces entrefaites, le secrétaire du cardinal revenait dans l'antichambre, et y apercevant un évêque qu'il n'avait pas reconnu, lui offrit ses excuses et l'invita à prendre place au premier rang.

Mgr Sarto accepta ; je devinai alors quel était cet évêque : cependant je ne me présentai pas à lui.

Ce soir-là, après deux heures d'attente, je me retirai, sans avoir pu être reçu par le cardinal vicaire ; rien ne m'autorisait à espérer un tour de faveur ; rien, plutôt, ne me permettait de croire que je n'attendrais pas en vain.

Le lendemain matin, comme je m'étais rendu à l'une des petites chapelles du Collège lombard pour y dire la messe, j'y trouvai Mgr Sarto ; il avait déjà célébré et faisait pieusement son action de grâces. Je m'agenouillai, moi aussi, pour réciter les prières préparatoires au Saint-Sacrifice, en attendant l'arrivée d'un clerc qui devait me servir la messe.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que Sa Grandeur s'approcha de moi et me dit :

— Monsieur le professeur, vous devez, peut-être, dire la messe ?

— Oui, Monseigneur ; j'attends mon servent qui ne va pas tarder à venir.

— Vous n'en avez pas besoin, je vous servirai d'enfant de chœur.

— Cela ne se peut pas, Monseigneur.

— Croyez-vous donc que je ne sais pas servir la messe ?

— Je suis persuadé que vous le savez à la perfection ; mais je ne permettrai jamais qu'un évêque me serve la messe, à moi, simple prêtre.

Et je me levai immédiatement, pour aller appeler mon petit clerc. Mais, Monseigneur, *fortiter et suaviter*, me prenant par le bras, s'écria :

— Que faites-vous ? C'est moi qui vous servirai la messe ; obéissez !

En effet, je dus obéir, Mgr Sarto alluma les cierges de l'autel et m'aïda à revêtir les ornements sacrés. Il se mit ensuite à genoux, près de moi, avec une simplicité si humble et une humilité si simple que je n'ai jamais pu l'oublier — et je l'oublierai encore moins à l'avenir ; — puis il me répondit d'une voix plus assurée que la mienne, rendue tremblante de confusion.

Le prélat fut ainsi mon servent de messe jusqu'à l'élévation. Mon enfant de chœur arriva en ce moment, et Sa Grandeur lui céda la place avec simplicité.

A l'issue de la messe, — je m'en souviens, — je remerciai Monseigneur de sa bonté et de l'édification qu'il m'avait donnée, et j'ajoutai : “ De la sorte, si un jour Votre Grandeur devenait Pape, je pourrais dire que le Pape m'a servi la messe ! . . . ” Il en a été ainsi.

J'étais bien loin de croire alors que je faisais presque une prophétie. Mais quand Mgr Sarto fut devenu Pape, et que j'eus servi à la messe pontificale de son Couronnement comme acolythe et chanoine de Saint-Pierre, reçu par lui en audience particulière, quelques jours seulement après celle que déjà il avait daigné m'accorder trois heures à peine après son élection, je pus lui dire et je lui dis :

— Très Saint-Père, j'ai enfin eu la joie de rendre à Votre Sainteté le service que j'avais reçu d'Elle, il y a quinze ans.

— Que voulez-vous dire ?



— Je veux dire de servir la messe à Votre Sainteté qui, Elle s'en souvient peut-être, me l'a servie au Collège lombard, alors qu'ont pris naissance et votre bienveillance pour moi et ma respectueuse affection pour Votre Sainteté.

— Je m'en souviens parfaitement.

— Seulement, il y a une différence entre ces deux services.

— Voyons !

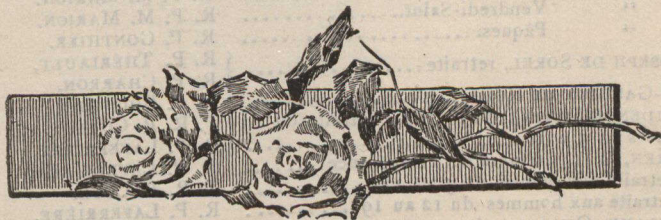
— Voici : c'est que si de me servir la messe était pour l'évêque de Mantoue un acte d'humilité digne de louange, désormais servir la messe à Votre Sainteté sera pour moi un honneur et une gloire que beaucoup m'envieront....

Pie X sourit avec une paternelle bonté.... et me bénit !....

Tel est le récit exact d'un fait qu'il m'est impossible de narrer ou de rappeler sans éprouver des sentiments — que personne assurément ne condamnera — de saint orgueil et de filiale complaisance.

JACQUES RADINI-TEDESCHI.

*Év. de Bergame.*



# PRÉDICATIONS

## STATIONS QUADRAGÉSIMALES

NOUVELLE-ORLÉANS, LA., Cathédrale St Louis...	T. R. P. HAGE.
FALL-RIVER, MASS., Ste Anne .....	T. R. P. BÉLIVEAU.
LEWISTON, ME., SS. Pierre et Paul .....	T. R. P. DUCHAUSSEY.
MONTRÉAL, St Jacques .....	R. P. LAMARCHE.
HOCHELAGA. ....	R. P. MIVILLE.
OTTAWA, St Jean Baptiste .....	R. P. JACQUES,
	R. P. BARRIÈRE,
	R. P. GRANGER.
QUÉBEC, Basilique, Vendredi-Saint et Pâques...	R. P. TH. COUET.
PORTNEUF, Vendredi-Saint et Pâques .....	R. P. ROY.
PLESSISVILLE, Vendredi Saint et Pâques .....	R. P. GAUVREAU.
ST-AGAPIT .....	R. P. GAUVREAU.
STE-SABINE, du 5 au 12 retraite .....	R. P. COUET.
CANSO, N.-E., du 5 au 12 retraite .....	R. P. KNAPP.
PORT HAWKESBURY, C. B. N.-E., du 1 au 19 ret.	R. P. KNAPP.
VALLEYFIELD, retraites aux Dames et aux jeunes filles, du 29 mars au 12 avril. ....	T. R. P. LANGLAIS.
KINGSTON, ONT., ret. aux Srs. de la Providence	T. R. P. TH. M. GILL.
L'ORIGNAL .....	T. R. P. LANGLAIS.
BUCKINGHAM, du 12 au 19. retraite .....	R. P. DOYON,
	R. P. CESLAS COTÉ.
CORNWALL, ONT., du 12 au 19, retraite .....	T. R. P. GILL,
	R. P. LAUZON.
OTTAWA, St-Jean-Baptiste, ret. par., du 5 au 12.	R. P. JACQUES,
	R. P. BARRIÈRE.
“ Jeudi-Saint .....	R. P. GRANGER.
“ Vendredi-Saint .....	R. P. JACQUES.
“ Pâques .....	R. P. DESCHÈNES.
ST-THOMAS DE COMPTON, du 5 au 12, retraite...	R. P. LS. ARCHAMBAULT.
ST-STANISLAS D'ASCOT, du 12 au 19, retraite...	R. P. LS. ARCHAMBAULT.
ACTON-VALE, du 5 au 12, retraite .....	R. P. DOYON,
	R. P. LAUZON.
ST-HYACINTHE, N.-D., ret. du 29 mars au 12 av.	R. P. M. MARION.
“ Vendredi-Saint .....	R. P. M. MARION.
“ Pâques .....	R. P. GONTHIER.
ST-JOSEPH DE SOREL, retraite .....	R. P. THÉRIAULT,
	R. P. CHARRON.
ANGE-GARDIEN DE ROUVILLE .....	R. P. BOISVERT.
PROVIDENCE-CENTREDALE, R. I., retraite du 29 mars au 5 avril .....	T. R. P. COTÉ,
WARREN, R. I., triaum de Tempérance .....	R. P. LAFERRIÈRE.
retraite aux dames, du 5 au 12 .....	R. P. LAFERRIÈRE.
retraite aux hommes du 12 au 19 .....	T. R. P. COTÉ.
CLEVELAND, OHIO, retraite .....	R. P. ROULEAU.
NEW-BEDFORD, MASS., St-Hyacinthe, retraites...	R. P. MARCHILDON.
FALL-RIVER, MASS., St-Roch, du 1 au 20. ....	R. P. FARLY.
“ “ “ les 16, 17, 19. ....	R. P. PERROTIN.
MAPLEVILLE, R. I., retraites .....	R. P. MOREAU.
TAUNTON, MASS., St Jacques, du 29 mars au 12 av.	R. P. MARCHILDON.
SALEM, MASS., Ste Anne, du 11 au 19. ....	T. R. P. GROLLEAU.
ATTLEBORO, MASS., St Joseph, du 20 au 26. ....	R. P. PERCOT.
LOWELL, MASS., missions portugaises. du 1 au 19.	